

**JØRN
RIEL**

**LE JOUR
AVANT
LE LENDEMAIN**



Le Jour avant le lendemain

JØRN RIEL

roman traduit du danois par Inès Jorgensen

Groenland, milieu du XIX^e siècle

Cette année la chasse a été bonne et la saison s'annonce merveilleuse. Pour la première fois depuis longtemps, Ninioq et les siens ont des invités et de la nourriture en abondance. Pourtant, la vieille femme est inquiète, sans savoir pourquoi. Serait-ce l'approche de la mort ? Quand vient le temps pour la tribu de gagner le camp estival, c'est elle qui se porte volontaire pour aller faire sécher la viande et le poisson sur une île voisine. Quelques semaines de solitude lui permettront peut-être de mettre ses idées au clair. Mais au dernier moment, son petit-fils Manik, âgé de sept ans, décide de l'accompagner, convaincu qu'il pourra l'aider et s'occuper d'elle. La tribu promet de venir les chercher avant l'hiver. Or rien ne se passera comme prévu.

Abordant un épisode méconnu du passé du Groenland, Jørn Riel nous conte une histoire cruelle et tragique, où mythes et poésie s'entremêlent.

Jørn Riel est né au Danemark en 1931. À dix-neuf ans, il part pour une première expédition dans le Nord-Est du Groenland. Seize ans plus tard, du fatras des glaces et des aurores boréales, il rapportera une bonne vingtaine d'ouvrages. L'ensemble de son œuvre a été récompensé par le grand prix de l'Académie danoise en 2010.

Photographie de couverture :
© Getty Images, 2021

LE JOUR AVANT LE LENDEMAIN

Ouvrage traduit avec le concours du Centre d'information sur la littérature danoise, Copenhague.

Titre original :
Før morgendagen
© Jørn Riel

© ACTES SUD, 2021 pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14982-6

Jørn Riel

Le Jour avant le lendemain



roman traduit du danois
par Inès Jorgensen

Gaïa

Pour Anette

Première partie

1

Une inquiétude, souvent, envahissait Ninioq. Un sentiment étrange, un peu nauséeux, dont il lui était difficile de se débarrasser. Cela lui arrivait en général le matin où elle avait coutume de se réveiller avant tout le monde. Elle restait alors allongée sur la couche et sentait l'inquiétude se nouer dans sa poitrine et se propager en ondes presque douloureuses jusque dans son ventre.

L'inquiétude faisait naître en elle des pensées. Il lui semblait se tenir au bord de la vie et plonger son regard dans un abîme béant de vide. Et elle comprenait que le vide était la somme de ce qui avait été, les restes estompés des mutations des hommes.

Tout avait changé et continuait à changer. Si la mer, le ciel et les montagnes étaient tels qu'ils l'avaient toujours été, si les hommes continuaient à naître et à mourir, elle ressentait pourtant intensément que tout était en décomposition, qu'elle et sa

tribu étaient en train d'abandonner la vie qui avait toujours été celle des hommes.

D'abord le renne avait disparu, ce qui avait été un grand malheur. Car sur ses traces étaient parties bien des tribus qui, autrefois, avaient peuplé le pays. Puis étaient survenues de longues périodes où les animaux de mer s'étaient tenus loin des côtes, entraînant de mauvaises chasses et des famines. Peut-être étaient-ce ces temps difficiles qui changeaient les hommes. Les tribus étaient devenues plus petites, plus sédentaires, et l'on avait commencé des querelles de sang qui se prolongeaient sur plusieurs générations.

Quand Ninioq était allongée sur sa couche le matin, à l'écoute des bruits de sa famille endormie, l'inquiétude l'emplissait d'une fatigue ne laissant aucune place à la joie. La vie ne lui souriait plus, elle se sentait à l'écart, étrangère. La fatigue se déversait sur elle en longues vagues lourdes et l'amenait au bord d'un découragement qu'elle n'avait jamais connu auparavant. Un découragement hanté par les images de tout ce qu'elle avait craint durant sa longue vie et par quelque chose de nouveau et d'inconnu.

Ninioq avait vécu sa vie. Elle le savait. Mais elle savait aussi qu'elle se prolongeait dans ses enfants et ses petits-enfants. Les regarder était comme regarder

son propre visage reflété par la calme surface d'un fjord d'été. C'était là une image surprenante qui ne cessait de la remplir d'étonnement, mais qui alimentait aussi son inquiétude, puisqu'un simple souffle de vent, le jet d'une pierre ou une main pouvaient l'effacer.

Jamais Ninioq n'avait souhaité une existence autre. Elle désirait ardemment que tout demeure tel que cela avait toujours été. Que les rennes reviennent, que les hommes cessent leurs querelles, que Sila, qui était en tout, leur redevienne favorable. Elle souhaitait de toutes ses forces que les nombreuses tribus disparues reviennent, souhaitait que le pays soit de nouveau peuplé comme avant et que l'on puisse repartir pour de longs et joyeux voyages de visite.

Mais tout était et restait différent. Les rennes demeuraient absents, les animaux de mer venaient puis disparaissaient et les hommes continuaient à s'entre-tuer. Ces changements avaient commencé depuis longtemps, depuis son enfance déjà. Ils s'étaient insinués lentement, comme le fait la tuberculose, et la plupart des gens avaient eu le temps de s'y habituer et les acceptaient sans demander d'explications.

Cette année cependant, le printemps et le début de l'été avaient été une période joyeuse, pleine de

chasses fructueuses et de divertissements. Un début de saison comme elle s'en souvenait de son enfance.

La glace s'était attardée longtemps le long des côtes, plus longtemps que depuis bien des années, et les chasseurs avaient pu sortir tous les jours en kayak et chasser le phoque entre les plaques de glace éparses.

Comme la chasse était bonne, on était resté dans l'habitat d'hiver et ce ne fut que lorsque, de façon inattendue, Kokouk et sa tribu étaient venus en visite, que l'on commença à parler de camp d'été.

Ninioq était descendue avec les autres sur la plage pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs. Elle s'était réjouie à la vue des kayaks qui filaient sur le fjord comme de luisants dos de narval. Elle avait perçu les voix indistinctes du bateau de femmes qui, lourdement chargé, peinait à atteindre la côte. Non sans une pointe de joie maligne, elle avait remarqué qu'il était difficile à manier parce que la peau en était lâche et mal entretenue.

Lorsqu'il arriva si près qu'elle put distinguer chacune des personnes à bord, elle entendit les cris joyeux des femmes et les rires des plus âgées devant l'impatience des jeunes à toucher terre. Oh oui, cela promettait un été merveilleux. On avait des invités et de la viande en abondance à leur offrir.

Ninioq vit que Kokouk avait vieilli. Il fallut l'aider à sortir du kayak, une de ses jambes étant sans forces. L'hiver précédent, il avait été la proie de mauvais esprits et la plus âgée de ses femmes raconta à Ninioq qu'il était resté longtemps dans l'incapacité de bouger tout le côté gauche de son corps. Peu à peu, le mal avait été repoussé et s'était rassemblé dans sa jambe.

Sa tribu était peu nombreuse et composée surtout de vieux et de très jeunes. Autrefois, il y avait bien des années de cela, elle avait été grande et puissante, mais c'était avant que beaucoup d'entre eux suivent le renne, longtemps avant les grandes famines. Les trois fils de Kokouk étaient partis. Seul l'avant-dernier était resté auprès de son père. On l'appelait La Flèche parce qu'il courait plus souvent qu'il ne marchait, et qu'en courant il émettait un petit bourdonnement du fond de la gorge. La Flèche était un homme beau et fort; par deux fois, il avait été chez le grand esprit-assistant Tornarssuk et à cause de cela, malgré sa jeunesse, il portait le poids d'anxiété de ses pouvoirs de guérison de certaines maladies. Il avait réussi par son chant à délivrer son oncle, atteint du vertige du kayak, et il était allé rechercher la deuxième femme de son père, l'hiver où son âme avait été enlevée. C'était également grâce à lui que Kokouk pouvait marcher de nouveau. Il avait plu-

sieurs fois invoqué les esprits au-dessus de son corps paralysé et réussi à faire descendre le mal jusqu'au genou.

Cela avait été le vœu de La Flèche de rendre visite à d'autres gens. Il désirait depuis longtemps une femme de sang étranger et fut très heureux de tomber sur la tribu de Katingak.

Il ne lui fallut d'ailleurs que quelques jours pour se décider à prendre Isserfik pour femme. Et ce fut une grande fête pour tous. Cela faisait très longtemps qu'un homme venu d'ailleurs n'avait pas pris de femme dans la tribu et tout le monde salua l'événement avec joie. Il alla deux fois rendre visite à Isserfik dans la maison collective, moins pour la contempler que pour évaluer la force de ses frères.

La nuit où il vint l'enlever, tout le monde était réveillé. Le soir précédent, Kokouk, qui ne voulait priver personne d'un événement aussi intéressant, avait chargé la plus âgée de ses femmes de porter le message dans tout l'habitat. Isserfik poussa de hauts cris aigus. Elle se débattit, griffa, mordit celui qui l'enlevait et se conduisit en tous points comme doit le faire une jeune fille bien élevée en pareilles circonstances. Ses deux frères tentèrent de la défendre, comme le veut l'usage, mais ils s'y prirent mal et n'y gagnèrent que pommettes enflées et nez sanglants.

La Flèche traîna Isserfik jusqu'à la plage où atten-

dait son kayak. Il l'assit à l'arrière, s'installa lui-même et se lia à elle à l'aide d'une large courroie. Puis ils ramèrent, dos contre dos, dans la nuit claire. Quelques jours plus tard, ils revinrent de la petite île où ils avaient demeuré. Isserfik boitait avec fierté et montra à tous ses plantes de pied que La Flèche avait lacérées de son couteau pour lui enlever toute envie de fuir. Elle déménagea ses biens de la maison collective à la grande tente de Kokouk et devint la femme de La Flèche.

Comme c'était amusant d'avoir de la visite, pensait Ninioq. Bien que la tribu soit petite, il y avait quand même beaucoup de gens à écouter et avec qui parler. Kokouk, lui, était un grand conteur. Il leur parla à profusion du long voyage qu'ils avaient fait depuis le pays au sud de Tunnudliorfik, et surtout des gigantesques montagnes derrière le pays des rennes, ce pays qu'il appelait l'ultime frontière du monde.

Même Ninioq n'avait jamais vu ces montagnes. Mais son mari Attungak, qui avait beaucoup voyagé avant d'être pris par les glaces, avait au cours d'un de ses voyages mené son traîneau jusque sous leur ombre. Ces montagnes étaient si hautes, avait-il raconté, que pour en voir le sommet il fallait s'allonger sur le dos à même la glace. Elles étaient si

immenses, si abruptes, avait-il dit, qu'aucun homme ne pouvait concevoir leur grandeur et que l'on se sentait infiniment petit, presque rien, quand on se tenait à leurs pieds.

Et elles étaient belles. Si belles que, la première fois qu'il les avait vues, il avait ressenti une irrésistible envie de pleurer. C'était un peu idiot, mais il n'avait pas pu s'en empêcher. Il avait ressenti la même étrange envie de pleurer que lorsqu'il avait vu le visage de son premier né. Une beauté tout à fait inexplicable, avait-il dit à Ninioq, qui faisait surgir en soi un sentiment indescriptible. Mais Ninioq s'était moquée de lui, car elle ne pouvait pas imaginer que la beauté d'une montagne puisse se mesurer à celle d'un nouveau-né.

Souvent, Attungak avait parlé de ces montagnes, exactement comme le faisait Kokouk à présent. Kokouk disait qu'elles reposaient si pesamment sur la terre que le sol sous elles en était comprimé. Il le disait parce qu'il pensait que c'était ainsi et non parce que c'était quelque chose qu'il avait entendu dire ou qui s'était raconté de génération en génération. Il était persuadé qu'il en était ainsi parce qu'il avait vu les montagnes de ses propres yeux, il avait vu comment la terre se délayait sous elles, un peu comme le contenu d'un intestin que l'on presse entre ses doigts.

Ninioq avait toujours ressenti un mélange d'envie et de peur de voir ces montagnes. Mais elle savait que jamais elle n'irait si loin au sud et, en son for intérieur, cela la rassurait. Les montagnes étaient sans doute trop imposantes pour elle, d'une force qui la dépassait. Elles étaient si colossales qu'elles soutenaient peut-être la voûte céleste, une pensée qui en arrivait presque à lui donner le vertige.

Quand les moustiques commencèrent à devenir vraiment horripilants, on décida de chercher un camp d'été où chacun aurait sa place. Soudain, on était nombreux, et il s'agissait de faire de grandes provisions d'hiver. Quatre kayaks quittèrent l'habitat. Ils partirent à marée basse, vers le nord, à la recherche d'un endroit où les tentes pourraient être plantées et où les animaux abonderaient. Katingak, le fils de Ninioq, et La Flèche faisaient partie de l'expédition. Les autres chasseurs restèrent pour continuer la chasse sur la glace et, l'année étant faste, ils ramenèrent chaque jour des phoques. Les femmes ne manquaient pas d'occupation. Elles dépeçaient sur la plage, découpaient la viande en longues lanières et la mettaient à sécher sur les étendoirs près des maisons et au bord de la plage.

Ninioq et les autres femmes âgées s'occupaient des peaux. Elles les grattaient soigneusement, les

lavaient et les étendaient sur des cadres de bois flotté. Une fois sèches, les peaux étaient relavées, séchées et attendries sur un morceau de bois plat garni d'une bordure en os. Puis elles étaient consciencieusement mâchées par les femmes, afin qu'elles deviennent le plus souples possible. Les peaux de Ninioq étaient toujours belles et sans trous, car ses dents étaient usées jusqu'aux gencives et ne pouvaient pas les abîmer.

Exceptionnellement, lorsqu'on rapportait beaucoup de phoques, elle aidait au dépeçage. Elle était habile à l'ulo, le couteau acéré en forme de demi-lune, et savait encore dépecer un phoque plus rapidement que les jeunes.

Mais, malgré des journées bien remplies et la grande fatigue qu'elle éprouvait en se couchant le soir, elle avait du mal à s'endormir. Des pensées passaient et repassaient dans sa tête et ne la laissaient en paix que tard dans la nuit.

Ninioq. De temps à autre, ce nom chantait en elle. Ninioq! La Vieille Femme, la plus âgée de la famille.

Allongée entre les peaux que lui avait offertes Katingak, il lui arrivait de chuchoter à mi-voix le nom de Ninioq. Parfois, c'était merveilleusement rassurant, parfois inquiétant. Ninioq.

Quand elle était très jeune, on l'appelait Saqaq. En ce temps-là, elle ne pouvait s'imaginer en Ninioq.

D'autres portaient ce nom, des femmes aujourd'hui disparues depuis longtemps. En ce temps-là, ses joues pleines avaient une douceur juvénile et elle vivait une existence joyeuse et insouciante avec son mari Attungak. En ce temps-là, la jeunesse cambrait ses reins et donnait de la souplesse aux membres minces de Saqaq, tout comme aujourd'hui la vieille femme décidait de la courbure de son corps vers la terre et de la raideur de ses jambes.

Cela n'avait été qu'au moment où l'enfant d'Attungak avait commencé à arrondir son ventre que le nom de Ninioq avait résonné en elle. Un nom étrange qui surgissait comme quelque chose de joyeux, une chaleur, une protection autour de celui qui n'était pas encore né. Elle pouvait alors sourire en palpant ses seins tendus, sourire du nom de Ninioq qui était si loin d'elle, aussi impensable que si ses seins gonflés avaient été des poches de plis flasques.

Ainsi, toute jeune, elle s'était imaginée Ninioq et, devenue Ninioq, elle repensait souvent à Saqaq. Cela lui semblait à la fois naturel et agréable. Elle ne se souvenait pas avoir jamais voulu être autre, ni quand elle était jeune ni aujourd'hui. Jamais non plus elle n'avait imaginé la vie autrement, elle n'avait fait que ressentir un doux bonheur à être et à avoir été. A bien des points de vue, d'ailleurs,